

Gaétane DOSTIE et Pascale HADERMANN (dir.), *La dia-variation en français actuel. Études sur corpus, approches croisées et ouvrages de référence*, Bern, Peter Lang (“Sciences pour la communication”, n. 116), 2015, 465 pp.

Cet imposant volume de presque cinq cents pages fera sans doute le bonheur des linguistes, des sociolinguistes, des chercheurs et de tous ceux qui s’intéressent à la variation linguistique dans les différentes aires de la francophonie. Axés sur les variations diatopique, diaphasique et diastratique, les textes réunis dans ce collectif sont issus des communications présentées lors du colloque international “La dia-variation en français actuel. Des corpus aux ouvrages de référence (dictionnaires/grammaires)” qui s’est tenu à Sherbrooke (Québec, Canada), en mai 2013. Les contributions retenues sont regroupées en cinq sections thématiques: 1) perspectives sémantico-grammaticales; 2) dimension sémantico-discursive de la langue; 3) études lexicologiques; 4) études sociolinguistiques; 5) variation et acquisition du français en tant que langue seconde.

La première section du volume (“Études sémantico-grammaticales”) regroupe une série d’études qui portent respectivement sur la subordination; sur l’interrogation; sur l’intensification/quantification et sur la comparaison.

Dans le premier article du recueil (“*Que*-relles. Descriptions et emplois variés du morphème jonctif *que* en français: un tour d’horizon” pp. 13-38), Claus D. PUSH se penche sur les emplois généraux du morphème *que* et aussi sur ce qu’il appelle les ‘cas limites’. Tout d’abord, il propose un tour d’horizon sur les études francophones récentes qui portent sur le morphème *que*. Puis il convoque et discute les travaux de C. MULLER, de J. DEULOFEU et P. LE GOFFIC en faisant ressortir les convergences et les divergences de ces différentes approches théoriques. Enfin, il décrit à l’aide d’un grand nombre d’exemples tirés de corpus oraux les dynamiques du *que* dans plusieurs variétés du français contemporain.

Avec la contribution qui a pour titre “Analyse grammaticale et sur corpus de l’expression *c’est quoi(?)*” (pp. 39-62), Florence LEFEUVRE propose une analyse grammaticale de la “structure *c’est quoi*, où *quoi* se trouve employé *in situ* et où il occupe la fonction attribut ou bien où il est l’élément encadré dans une clivée (*c’est quoi que/qui P*)” (p. 39). En s’appuyant sur des corpus oraux du français parisien, du français parlé au Québec et en Suisse et sur le corpus littéraire de la base de données Frantext, elle décrit dans la première partie de son article les “caractéristiques sémantiques et syntaxiques de *quoi*”. Ensuite, elle étudie les différents emplois interrogatifs de la structure *c’est quoi* et elle termine sa réflexion en présentant des emplois de cette

structure comme ‘percontative’ qu’elle a repérés dans le corpus oral du français parlé au Québec. Pour LEFEUVRE, l’expression *c’est quoi* est alors employée comme une interrogative et “plus étonnamment” cette expression “peut constituer une ‘percontative’”(p. 54), mais ce dernier emploi apparaît seulement dans l’oral spontané du français parlé au Québec.

Le troisième article de cette première section traite “De l’évolution des propriétés du mot *grave* en français européen moderne” (pp. 63-98). Anne ZRIBI-HERTZ présente tout d’abord les emplois de cet adjectif en français standard et ensuite elle analyse plusieurs exemples d’emplois non standard qu’elle décrit comme étant soit de type adverbial quand il fonctionne comme un marqueur de haut degré (par exemple: “Elle est *grave* belle cette musique”, p. 64), soit de type adjectival (par exemple: “C’est *grave* comment je vous aime, mes bébés”, p. 64). L’auteure souligne entre autres que tant “grave adverbial” que “grave adjectif” sont attestés dans le parler d’adolescents et de jeunes adultes aussi bien en France qu’en Belgique et en Suisse, mais pas du tout au Québec où l’on remarque surtout des emplois de “l’intensif *full*” (p. 65).

Dans “Variation intrasystémique et transcatégorialité: l’emploi plurifonctionnel du marqueur comparatif *comme*” (pp. 99-121), Michel PIERRARD analyse en profondeur le fonctionnement de *comme* dans un corpus constitué de 500 occurrences d’origines orales et écrites: débats télévisés, forums et blogs sur la toile et production écrite médiatique (p. 101). L’auteur se donne un double objectif: dans un premier temps il cherche à “déterminer plus précisément la variation dans son fonctionnement par rapport aux séquences qu’il [comme] est amené à lier” et ensuite il décrit “la stabilité/l’instabilité des indices internes caractérisant le marqueur dans le cadre de ses différents emplois” (p. 101).

Dans la dernière contribution de cette première section intitulée “*D’autant (plus) (que)*. De la corrélation comparative subjective à la cause emphatique intersubjective” (p. 123-144), Pascale HADERMANN analyse “les glissements de sens et d’emploi qui affectent la séquence *d’autant (plus) (que)*” (p. 123). L’auteur précise d’emblée que cette séquence est formée de la préposition *de*, de l’adverbe de degré *autant* qui peut être suivi des adverbes de degré “*plus, moins* ou *mieux*” et du morphème *que* qui introduit le membre conséquent si exprimé. Après avoir présenté rapidement son cadre théorique, à partir d’exemples tirés de la base de données Frantext et d’ouvrages de référence du français moderne, Pascale HADERMANN décrit toutes les configurations possibles de la séquence *d’autant (plus) (moins) (mieux) que*.

L’étude de Gaétane DOSTIE (“Réflexions sur la (quasi-)synonymie et la variation diaphasique. L’exemple de *et/pis* en français québécois familier”, pp. 147-177) ouvre la deuxième section du volume qui regroupe

des “Études sémantico-discursives”. DOSTIE se penche sur la question de la synonymie, plus en particulier sur la para- ou quasi- synonymie des mots familiers de la langue de tous les jours. Son objectif est de montrer que parfois, dans des situations de communication informelles, les locuteurs utilisent spontanément un mot neutre (par exemple *travail*) et non pas un mot familier (par exemple *boulot*) parce que ces mots “ne sont pas d’exactes synonymes” (p. 148). Par conséquent, à partir du Corpus de français parlé au Québec (CFPQ), elle montre que la même différenciation sémantique se produit en français québécois familier pour les marqueurs *pis* et *et pis*. Gaétane DOSTIE clôt sa contribution en proposant deux manières différentes de présenter ces mots (quasi-) synonymiques dans les articles des dictionnaires.

Le deuxième article de cette section (“Variation sémantique et jeu de la référence: le cas de la réduction de signes”, pp. 179-205) propose une réflexion sur les formes tronquées qui n’attirent pas très souvent l’attention des linguistes. En s’appuyant sur un corpus de productions écrites (presse, forums électroniques et ouvrages de référence), Bruno COURBON étudie la ‘réduction de signes’ dans les aires francophones. Il souligne d’emblée que le phénomène “comporte un intérêt double sur le plan sémantique” (p. 180). Puis il analyse le traitement que l’on réserve à ces formes dans les dictionnaires. Enfin, il illustre à l’aide de tableaux synoptiques les occurrences trouvées dans son corpus des formes tronquées *schizo(s)*; *parano(s)*; *intello*; *resto* et des formes longues *schizophrène(s)*; *paranoïaque(s)* (p. 198); *intellectuel(le)* et *restaurant* (p. 200).

Dans “La variation diamésique/diaphasique des marqueurs discursifs *alors* et *quoi* en périphérie droite” (p. 207-229), Deniz UYGUR-DISTEXHE étudie à l’aide d’une approche syntaxique les comportements des marqueurs discursifs *alors* et *quoi* dans un corpus constitué de conversations spontanées comme le chat (Corpus de français tchaté-Falaise), le SMS (Corpus brut de SMS-Fairon *et alii*) et le face-à-face (base de données Valibel & Corpus Clapi) où sont considérées aussi bien la variation diaphasique que la variation diamésique. Cette dernière variation se révèle particulièrement importante pour l’auteur pour l’étude des “marqueurs discursifs en périphérie droite” (p. 211). À la suite de son analyse, UYGUR-DISTEXHE conclut, entre autres, que *alors* se comporte plus fréquemment comme marqueur discursif par rapport à *quoi* (p. 224).

Catherine COLLIN analyse dans la quatrième contribution de cette deuxième section les reformulations discursives à l’aide du marqueur *autrement dit* (“Ajustement et variation par l’*autrement dit*”, pp. 231-252). À partir d’un corpus journalistique, elle compare tout d’abord la fréquence d’emploi des marqueurs *autrement dit*, *c’est-à-dire* et *ce qui veut dire* en remarquant qu’*autrement dit* est le plus utilisé parmi les trois. Elle discute ensuite les “critères définitoires” (p. 235) de ce marqueur

discursif et elle étudie enfin des occurrences où le marqueur discursif “ajuste un *dit*” (p. 240) et des occurrences qui font apparaître un “nouvel emploi” d’*autrement dit* (pp. 244-245).

La contribution de Fouzia BENZAKOUR (“La parole proverbiale: figement ou variation. Cas de quelques proverbes marocains”, pp. 253-272) se focalise sur l’importance de la parole parémique dans la culture marocaine. Dans un premier temps de son étude, elle présente les particularités de la parole proverbiale “en tant que fait de langue” (p. 254). Puis, dans un second temps, l’auteure développe sa réflexion sur le phénomène du figement et de la variation de l’énoncé proverbial (p. 258). Elle analyse enfin quelques proverbes marocains pour souligner les différentes fonctions discursives de l’énoncé proverbial marocain qui diffère très souvent dans la forme par rapport aux proverbes attestés en occident, mais qui est universel dans le contenu (p. 259).

La troisième section du volume regroupe trois études lexicologiques. Myriam BERGERON-MAGUIRE se penche sur le traitement que les ouvrages de référence québécois réservent à l’adverbe *présentement* (“L’éclairage des banques textuelles pour le traitement lexicographique de *présentement*”, pp. 275-295). En dépouillant plusieurs banques textuelles comme Frantext, *Trésor de la langue française au Québec*, Eureka Europe et Eureka Canada, l’auteure de l’article compare à des époques différentes la fréquence des occurrences de *présentement* avec la fréquence des adverbes à *présent*, *actuellement*, *asteure*, à *cette heure* (p. 287). Les données obtenues montrent qu’au Québec “la bonne fortune de *présentement* serait à attribuer aux habitudes linguistiques des ancêtres des actuels Québécois plutôt qu’au voisinage de *presently*” (p. 291).

Inka WISSNER s’intéresse à la présence de passages métadiscursifs dans la microstructure des dictionnaires (“Du métadiscours au dictionnaire. Pour un étiquetage unifié des mises en relief en lexicographie francophone”, pp. 297-317). Pour commencer, elle fait un état des lieux de la présence des “énoncés *autoréférentiels*” dans la lexicographie française. Puis elle propose un nouveau modèle d’étiquetage formel des citations qui accompagnent les diatopismes (p. 305). Pour conclure, elle exemplifie son nouveau modèle d’étiquetage en examinant les mises en relief du diatopisme morphologique *argent* (p. 308) et du diatopisme sémantique *batture* (p. 311).

L’étude de Valeria ZOTTI (“QU.IT. une ressource électronique mise à disposition des traducteurs italiens pour comprendre la dia-variation du français (québécois)”, pp. 319-346) clôt cette section consacrée à la lexicologie. L’objectif de sa contribution est de présenter la *Base parallèle des traductions italiennes de la littérature québécoise QU.IT: (Québec-Italie)*, une ressource électronique constituée en collaboration avec le Laboratoire du Trésor de la Langue Française au Québec (TLFQ). On sait que la traduction de la variation représente toujours un défi pour les traducteurs et cette “Base parallèle des traductions” se propose entre autres

d'aider les traducteurs de la littérature québécoise vers l'italien qui, très souvent, méconnaissent la portée sémantique des canadianismes et des québécismes. Les exemples de traductions que Valeria ZOTTI propose (*gougoune, chicaner et tanné*) montrent en effet que les traducteurs italiens rencontrent très souvent des difficultés dans la restitution des régionalismes du français du Québec dans la langue d'arrivée.

L'article d'Olivier BAUDE et Céline DUGUA ("Usages de la liaison dans le corpus des ESLOs: vers de nouveau (z)ouvrages de référence?", pp. 349-371) ouvre la quatrième section du volume consacrée à deux études sociolinguistiques. À partir d'un grand nombre d'ouvrages de référence, les auteurs de cette contribution proposent en premier lieu un tour d'horizon des principales caractéristiques de la liaison. Ensuite, ils analysent les variations de la réalisation de la liaison à l'aide d'exemples tirés des corpus ESLOs (Enquêtes sociolinguistiques à Orléans), qui est un grand "réservoir de données" (p. 356). Tout d'abord, ils comparent le taux de liaisons facultatives réalisées après *c'est* et après *est* d'un point de vue diachronique grâce à deux sous-corpus qui contiennent des enregistrements de sept locuteurs à quarante années d'intervalle (p. 361). Enfin, ils focalisent leur attention sur les variations diastatique et diaphasique dans la réalisation de la liaison facultative réalisée après *c'est* et après *est*.

La contribution de Louise BEAULIEU et de Wladislaw CICHOCKI étudie d'un point de vue synchronique et diachronique l'emploi des formes *si / si que* en français acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick ("Étude de la variation des formes *si / si que* en français acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick", pp. 373-400). En exploitant les données de deux corpus du français acadien du nord-est (FANENB 1975 et 1990-91), les auteurs de cet article montrent avec leurs analyses que la variante vernaculaire *si que* (exemple: "il viendra si que tu veux") s'est "généralisée à tous les individus dont les contacts sociaux sont exclusivement dans les groupes au sein de la communauté" (p. 396) tandis que les locuteurs qui fréquentent un espace social qui dépasse les limites de la communauté en ont abandonné l'emploi.

La dernière section du livre regroupe deux études qui portent sur "l'acquisition du français L2". Avec la première contribution ("Variations dans l'expression du mouvement en français L2 et impact de la L1", pp. 403-426), Marie-Ève MICHOT, Michel PIERRARD et Stefanie GOLDSCHMITT tentent d'évaluer l'impact que la L1 peut avoir "sur l'expression du mouvement en français L2" (p. 404). En comparant la production orale d'apprenants germanophones à la production orale de locuteurs francophones natifs ("langues qui s'opposent du point de vue typologique", p. 406), ils concluent à la suite de leurs analyses que la L1 joue un rôle important dans la production en L2 dans le cadre de l'expression du mouvement et que cela "mène à une variation de

type diaphasique dans leur discours” (p. 421), surtout lorsqu’il s’agit de contextes qui nécessitent des descriptions de plusieurs mouvements.

Dans “Les pronoms objets dans le discours spontané parlé” (pp. 427-451), Elena SHIMANSKAYA se propose d’analyser les pronoms objets français dans des productions orales spontanées de locuteurs natifs. Plus précisément, elle s’intéresse à la “fréquence des pronoms objets personnels et adverbiaux” (p. 428) dans le discours spontané de francophones adultes interviewés en France entre 1980 et 1990 (corpus Beeching). En conclusion de son analyse, Elena SHIMANSKAYA remarque que les pronoms objets sont très utilisés dans le discours spontané des francophones adultes et que les locuteurs de son corpus utilisent “un pronom pour 45 mots [et que] les pronoms clitiques” sont employé plus souvent que “les pronoms forts” (p. 446). Les données obtenues pourraient être exploitées, par exemple, par les enseignants de FLE pour montrer aux apprenants de français L2 les contextes où les pronoms sont plus fréquemment employés par les natifs et quels sont les “valeurs associées à ces pronoms” (p. 446).

Gerardo ACERENZA

---

Luisa REVELLI, “Toponimi e identità: la percezione dei parlanti valdostani”, *Éducation et sociétés plurilingues / Educazione e società plurilingui*, n. 36, juin 2014, pp. 15-23

Dans cette deuxième partie de son étude sur les réalisations phonétiques des toponymes valdôtains<sup>1</sup>, REVELLI prend en considération les jugements et représentations des locuteurs face au polymorphisme des prononciations attestées dans l’usage réel: les évaluations s’avèrent parfois contradictoires par rapport au comportement langagier spontané et font remarquer une tendance des jeunes générations – qui ont appris le français en contexte scolaire – à privilégier la norme du français de France.

Cristina BRANCAGLION

---

1 Voir la note de lecture parue dans *Ponti/Ponts* n. 15/2015, p. 118.